

L'Oiseau

— Note d'intention

L'Oiseau est une tentative de capter ce qui persiste après que tout semble avoir disparu. C'est une exploration des sons, de leur fragilité et de leur pouvoir à dessiner des mondes invisibles. À travers la quête de Swann, un jeune bioacousticien obsédé par le chant d'un merle disparu, le film plonge dans un territoire sonore où écouter devient une manière d'habiter l'espace.

L'idée de ce projet m'est venue à travers des lectures qui ont marqué ma perception de notre environnement sonore. Dans *The Great Animal Orchestra* de Bernie Krause, j'ai découvert comment les sons des animaux, leurs *niches acoustiques*, s'entrelacent dans des paysages sonores harmonieux, chacun occupant une fréquence spécifique pour éviter de se superposer. Cela m'a fasciné. Ces sons, ces chants, ne sont pas que de la musique : ce sont des structures, des territoires, des dialogues vitaux. Et puis il y a eu *Printemps silencieux* de Rachel Carson. Ce livre, même s'il parle de l'impact des pesticides, résonne encore dans sa description d'un monde où les oiseaux se taisent. Imaginer ce silence m'a hanté. Ces lectures m'ont fait comprendre que la disparition des sons est une perte autant sensorielle qu'écologique. Et elles m'ont donné envie d'explorer cette idée à travers le regard de Swann, qui traque un écho vivant dans un monde de plus en plus sourd.

Puis j'ai rencontré un, deux bio-acousticiens, j'ai compris les micros, la technique, leur approche différente aussi, l'un dans une étude scientifique des écosystèmes, l'autre une approche plus artistique. J'ai même rencontré un « chanteur d'oiseau », Johnny Rasse, qui les imite à la perfection et mêle ce talent à la scène.

Ils m'ont inspiré le personnage de Swann. Il est ancré dans une démarche scientifique : enregistrer, documenter, comprendre. Mais son obsession pour le chant du merle dépasse la raison. Il traque ce chant comme une mémoire auditive, une réminiscence. Il cherche à entendre quelque chose qui, peut-être, n'existe déjà plus. Cette quête le conduit à arpenter les toits de Paris, les friches industrielles, et enfin une tour qui devient son sommet symbolique, là où tout s'ouvre, là où le son ne connaît plus de limites.

Visuellement, le film s'articule autour de cette tension entre un monde clos et un espace qui s'ouvre peu à peu. Paris est un environnement écrasant : la chambre de Swann, avec sa lumière crue et ses angles fermés, reflète son enfermement. La ville, filmée dans des teintes froides, est saturée de bruit, une cacophonie qui avale tout. Mais à mesure qu'il s'élève, que ce soit sur les toits ou dans la tour finale, l'image change. Elle se déploie. La lumière devient organique, presque brûlante. Elle chauffe l'écran comme une pellicule.

Et cette lumière ne reste jamais neutre. Le son la transforme, la déforme. Une basse fréquence peut faire vibrer un cadre. Une note aiguë étire une ombre ou fait fondre un rayon de soleil. Les images, tout comme Swann, sont affectées par ce qu'elles entendent. Quand le chant du merle surgit enfin, l'image semble s'évanouir dans un vertige lumineux, un mouvement qui imite l'onde sonore elle-même.

Le vol est une image centrale du film. Swann, dans son ascension vers la tour, passe de l'oppression urbaine à une jouissance totale de l'espace. Quand il atteint le sommet, il est littéralement suspendu entre ciel et terre. La caméra, en basculant en vue drone, traduit cette libération : un mouvement qui suit l'ombre d'un oiseau ou qui s'élève au-dessus de la ville, embrassant tout. Ce vol n'est pas seulement une métaphore. C'est un moment d'extase, où

Swann entre pleinement dans le territoire sonore qu'il traquait. Un moment où son obsession et son désir trouvent enfin un écho.

Le son est le cœur battant du film. Il ne s'agit pas d'un simple fond sonore, mais d'une matière vivante qui structure la narration. Chaque fréquence, chaque vibration, devient un outil de narration sensorielle. Une captation binaurale permettra de plonger le spectateur dans cet univers sonore. Les résonances dans la friche, le bruissement des feuilles, les chants d'oiseaux ralentis ou amplifiés : tout est conçu pour être ressenti physiquement, presque viscéralement. Et les silences, eux aussi, sont pleins de tension. Ils ne sont jamais vides : ce sont des espaces où le spectateur attend, où chaque bruit devient une révélation.

Enfin, les spectrogrammes deviennent des motifs visuels. Ce ne sont pas que des outils narratifs pour Swann, mais des empreintes qui envahissent parfois l'image, comme des souvenirs visuels de sons. Ils apparaissent en surimpression, se mêlent à la lumière, dessinent des cartes. Ces motifs traduisent l'écoute en une expérience visuelle, où l'image et le son se contaminent mutuellement.

L'Oiseau est un film sur l'écoute, mais aussi sur ce qui reste après la disparition. C'est une histoire où le son devient un territoire, où la lumière vibre comme un écho, et où chaque instant est une tentative de capturer l'invisible. C'est une expérience que j'aimerais s'imprimer sur la rétine et résonner dans les oreilles, comme une empreinte sonore qui ne s'éteint jamais vraiment.